

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jean Relinger

**Henri
Barbusse :
écrivain
combattant**

ÉCRIVAINS

La série *Ecrivains* est parallèle à la collection *Ecriture*. Comme elle, elle voudrait être un lieu où se rencontrent et se confrontent des critiques dont les méthodes peuvent être très diverses. Tandis que chaque volume d'*Ecriture* aborde un problème théorique illustré par l'analyse de textes émanant de créateurs différents par leur époque et leur tempérament, chaque essai de cette seconde collection est essentiellement centré sur un écrivain dont il entend éclairer des aspects nouveaux, dans des perspectives elles-mêmes neuves.



✓

1729666

820

HENRI BARBUSSE
ÉCRIVAIN COMBATTANT

HENRI
BARBUSSE
Écrivain combattant

Jean Rétinger

646

702

62658

DL-17031994-06774

ÉCRIVAINS

COLLECTION DIRIGÉE PAR

BÉATRICE DIDIER

1721666

820

K

Avis de recherche

HENRI BARBUSSE

Ecrivain combattant

Jean Relinger



Presses Universitaires de France

210

132144

91-19031994-05774

INSTITUT

DES SCIENCES HUMAINES

DE BRUXELLES

HENRI
BARBUSSE

Écrivain combattant

Jean Rabinovitch

ISBN 2 13 045587 5

ISSN 0757-8547

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1994, janvier

© Presses Universitaires de France, 1994
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Avis de recherche

Que sait-on de Barbusse aujourd'hui ? Quelques éléments seulement demeurent dans les mémoires : le « poilu » de la Grande Guerre, l'auteur du *Feu*, le pacifiste fondateur de l'Association républicaine des anciens combattants et du mouvement Amsterdam-Pleyel, le communiste sauvant la formation du Front populaire le 14 juillet 1935 du toit d'un taxi avec Maurice Thorez et Paul Faure, les obsèques grandioses au Père-Lachaise. Ce n'est pas rien sans doute, mais ce ne sont que fragments. Il était entré vivant dans la notoriété, pour le meilleur et pour le pire, et l'idéologie s'en est mêlée : on l'a admiré et on l'a haï. On l'a de moins en moins connu, mais il reste une figure mythique, dans la fidélité comme dans l'occultation et le dédain. Son époque est sans doute encore trop proche de la nôtre, ses espoirs passés trop associés à de récentes et tragiques désillusions, son œuvre trop confrontée à nos attentes d'aujourd'hui : il reste difficile d'être impartial à son égard.

Le temps est peut-être venu pourtant de chercher un savoir objectif sur sa vie et son œuvre, dans la globalité d'un itinéraire, de tentatives intéressantes, d'échecs révélateurs, d'avancées, de partis pris, de faiblesses et de réussites, qui s'éclairent ensemble. Henri Barbusse est entré en révolution par l'écriture ; en retour, son œuvre s'en est trouvée radicalement marquée. Saisir une unité significative dans son évolution, ses interférences, voire ses contradictions, tel est l'objet premier



de ce livre. Car mis à part le pieux ouvrage de sa secrétaire Annette Vidal, surtout biographique¹, il n'existe que des travaux fragmentaires, portant sur une partie de sa vie et de ses écrits, ou des synthèses historiques dont il n'est qu'un élément. Aussi estimables et importants qu'ils soient, ils ne peuvent rendre la cohérence d'une pensée, d'une action, d'une œuvre, qui prennent sens l'une par l'autre.

Barbusse a été mêlé de si près à son époque, comme témoin et acteur de premier plan, comme créateur aussi, qu'il est impossible de l'ignorer si l'on s'intéresse à la littérature qui va du basculement d'un siècle à l'aube brune de la seconde guerre mondiale, aux rapports étroits que le mouvement révolutionnaire a entretenus alors avec la culture et les écrivains, aux débats passionnés qu'ils ont suscités sur le plan esthétique. Il a poussé le plus loin qu'il a pu la rencontre de la littérature et de la révolution.

Aussi est-il impossible avec lui de ne pas passer continuellement des œuvres à la théorie esthétique et sociale, de ne pas lier « l'action » au « rêve », deux grands domaines qui passionnèrent sa vie, et dont les rapports singuliers seront ici à l'étude, pour situer sa démarche, et surtout pour comprendre une création si volontairement inscrite dans son engagement, dans son époque et peut-être dans l'histoire.

1. A. Vidal, *Henri Barbusse soldat de la paix*, Les Editeurs Français Réunis, 1953, 382 p.

Jusqu'en 1914 : « Le commencement de la vérité »

Henri Barbusse descend d'une longue lignée d'hommes et de femmes qui ont porté ce nom avant lui, et dont la première trace remonte au XVI^e siècle. Dans les Cévennes, à 4 km d'Anduze, le village de Tornac comprend encore aujourd'hui un hameau Barbusse de quelques maisons en ruine où vécurent du XVI^e au XIX^e siècle les paysans Barbusse, groupés en une nombreuse famille. Protestants, ils subissent les persécutions qui suivent la révocation de l'édit de Nantes : deux d'entre eux deviennent des « galériens pour la foi », André le laboureur et Jean le maçon ; le premier meurt à l'hôpital des forçats, le second disparaît à sa libération et l'on peut imaginer qu'il se fond dans la résistance camisarde ; ceux du hameau ont abjuré, du bout des lèvres. Lorsqu'à la fin du XVIII^e siècle les protestants recouvrent leurs droits, on reconstitue leur état civil, où figure l'arrière-grand-père d'Henri Barbusse. Son fils Auguste épouse une fille d'Anduze et va s'y installer comme marchand de vins. Adrien naît le 20 mars 1841 ; vers 1860 il est à l'Université protestante de Genève pour devenir pasteur. Mais l'atmosphère morale, politique et sociale n'y est pas celle d'Anduze, qui a conjugué la ferveur pour la Réforme, l'aspiration à la démocratie, l'enthousiasme pour la Révolution de 1789 et l'esprit de tolérance. L'Université calviniste a gardé sa tradition rigoriste et conservatrice.

Toujours est-il qu'il abandonne tout projet de ministère protestant, part pour Londres et prend goût à la littérature. Il sera critique théâtral et journaliste avant de venir s'installer à Paris. En 1869, il a épousé une jeune Anglaise, Annie Benson. Ils auront trois enfants : Hélène, née en 1870, Henri le 17 mai 1873 à Asnières, Annie en 1876 : la mère meurt en mettant cette dernière au monde, Henri n'a que trois ans.

On ne peut dissocier Henri Barbusse de ce fond protestant, de cette longue histoire familiale marquée par la lutte pour la liberté, aussi bien de conscience que de société. Fougueux sera son zèle anticatholique et anticlérical, mystique sa foi en l'homme et dans le peuple. L'écrivain se donne pour but, dans son œuvre et dans sa vie, de « prêcher une vérité ». Il porte l'empreinte, dans son écriture même, de l'imaginaire biblique. L'influence du père a eu d'autant plus de force qu'elle a été relayée et amplifiée par la formation intellectuelle du jeune homme. Il fait de bonnes études secondaires au collège Rollin, aujourd'hui lycée Jacques Decour. Stéphane Mallarmé lui enseigne l'anglais. Il reçoit les cours de philosophie d'Henri Bergson puis de Pierre Janet, tous deux jeunes, brillants, futurs professeurs au Collège de France. Il est reçu aux baccalauréats ès sciences et ès lettres en juillet 1891. Inscrit à la Sorbonne, il obtient une licence ès lettres, mention philosophie. Solide sera donc sa culture. Kant en est le fondement, conformément à l'orientation du temps.

Le sujet du roi de Prusse avait bien accueilli la Révolution française. Les républicains et les universitaires de la fin du XIX^e siècle rencontraient Kant dans la célébration du mouvement émancipateur contre l'absolutisme, et dans le combat pour l'instruction libératrice, le développement des connaissances et l'enseignement laïque pour tous. Le rationalisme kantien connu alors en France un extraordinaire regain de faveur, les professeurs de philosophie le diffusèrent activement dans leur enseignement. Les ardents propagandistes de Kant développèrent aussi son éthique : la morale de l'individu, du droit et de la liberté devait apporter à la France la régénération dont elle avait besoin. Elle rejoignait l'idéal pro-

testant. Adaptée, elle devint la base de la formation morale et civique à l'école, avec le patriotisme républicain.

Inséparable qu'elle était de la notion de loi et de devoir universels, ses adversaires l'accusaient de conduire au cosmopolitisme, ses meilleurs défenseurs développaient ses potentialités internationalistes. Pour eux, elle s'opposait au nationalisme, elle servait de rempart contre le chauvinisme. Cette volonté d'universalité intéressait bien des gens d'une époque troublée par des menaces de guerre de plus en plus précises. Sensibilisé par son père aux idées de la gauche républicaine et du protestantisme libéral, Henri Barbusse accueillit avec admiration le message de Kant que lui transmettait ses maîtres et en reçut la marque : ferveur pour la Révolution française, enthousiasme pour la connaissance et la vérité, primauté et immanence de l'homme, priorité donnée à la raison, omniprésence de la morale, internationalisme, paix par le droit..., Kant sera toujours présent dans sa pensée.

L'influence de Schopenhauer a été moins forte, mais réelle. Sa fortune a été grande après 1880¹ : il correspondait trop bien à certaines des aspirations françaises de cette fin de siècle, notamment exprimées par les mouvements de la Décadence ou du Naturalisme. L'idée de décadence est liée à l'esprit d'époque : délectation morose d'un pessimisme affiché, certitude d'appartenir à un monde qui se meurt, refuge cherché dans les raffinements de l'art. Schopenhauer est alors un encouragement à la tristesse, à l'ennui, à la lassitude, au désenchantement, au nihilisme. Cela devient un nouveau mal du siècle.

Les naturalistes jettent sur le monde un regard noir. Ils trouvent l'homme englué par l'hérédité ou la société, dans l'ennui, le malheur, l'angoisse au quotidien. Misogynes, ils voient dans la sexualité une déchéance qui ne peut laisser que du remords et de la honte.

Ne pouvant transformer un monde en dérive, les décadents cherchent dans la perversité un piment de l'existence et un

1. Voir René-Pierre Colin, *Schopenhauer en France, un mythe naturaliste*, Presses universitaires de Lyon, 1979.

raffinement esthétique. Ils l'expriment surtout dans leurs rêves ou leurs créations. Là s'épanouissent le sadisme satisfait, le macabre et la nécrophilie affichés, l'alliance de la volupté et de la mort comme chez Barrès, l'union du religieux et du sensuel comme chez d'Annunzio, le goût du péché et le regret d'une chasteté perdue ou irréalisable... On célèbre le culte de l'anormalité, du rare et du sophistiqué.

Telle est donc l'atmosphère du temps, celle où Barbusse achève sa formation scolaire et universitaire. Il y a dans tout cela beaucoup de superficialité et de snobisme. Mais les choses allaient trop dans le même sens pour que cela n'influât pas sur un jeune homme sensible, de manière durable. La mélancolie couvre de ses grandes ailes noires le recueil saturnien des *Pleureuses*, et la gravité ne quittera plus jamais son auteur, même dans ses enthousiasmes. Se fixent alors des thèmes obsessionnels que l'on retrouvera d'œuvre en œuvre : les choses envahissantes, l'homme aliéné, la femme inaccessible, la sexualité dégradante, le souhait de tendresse chaste, la fascination de la mort jusqu'au morbide, la nécrophilie, la pourriture, le macabre, l'association du sexe et du sang... La sensibilité et l'imagination d'Henri Barbusse ont bien été marquées à jamais par l'atmosphère fin de siècle, l'approche naturaliste du monde, les fantasmes de la décadence.

Un troisième philosophe a marqué Barbusse. Tous les témoignages des contemporains concordent : Bergson était un maître très brillant, qui subjuguait ses élèves. Il proposait un mode de connaissance par *l'intuition*, proche de *l'expérience interne* de Schopenhauer, l'une permettant de percevoir en l'homme et dans l'univers l'« élan vital », l'autre la force de « volonté » qui régit le monde. Barbusse restera toujours fidèle à la même tendance : faire la part du subjectif et de la vie intérieure, aborder l'homme du dedans, chercher l'absolu dans le contingent, toujours partir de l'être humain et de sa pensée. Bergson a inauguré un style nouveau où la réflexion semblait moins didactique qu'expérimentale, où le lecteur était invité à participer à une recherche en train de se faire, à un acte de réalisation créatrice. D'une certaine façon, les œuvres de Barbusse seront conçues comme des

expériences mentales, où le dévoilement de l'écriture, questionnée sur son procès et son statut, entre dans la création du sens.

Kant, Schopenhauer, Bergson : trois philosophes qui constituent l'expérience philosophique première et définitive du jeune Barbusse. Mais il revient toujours au premier, il n'admire les deux autres que dans l'exacte mesure où ils s'en font l'écho. Peut-être est-ce cette fidélité sans faille à Kant qui a préservé Barbusse de l'irrationalisme du temps auquel, chacun à leur manière, Schopenhauer et Bergson apportaient leur contribution : il fera toujours confiance à la raison. Cela n'ira pas sans quelques contradictions.

L'ancien protestant Adrien Barbusse a fortement préparé son fils à l'enseignement kantien. Mais là ne s'arrête pas l'influence déterminante du père, journaliste et homme de lettres. Avec ses sœurs, le petit Henri écrit très tôt des vers. Au collège, il se lie d'amitié avec Jean Wéber et Edouard Julia — ses futurs beaux-frères — qui partagent alors sa ferveur poétique. Ensemble, ils récitent des poèmes de Lecomte de Lisle, de Baudelaire, de Verlaine, ils les commentent avec passion, et surtout ils en écrivent beaucoup, Henri étant le plus fertile.

Il participe bientôt à un de ces concours littéraires qui étaient fort à la mode dans les journaux et qui permettaient à de jeunes talents de se faire connaître. Bien conseillé sans doute par son journaliste de père, il adresse poèmes et contes à *L'Echo de Paris littéraire illustré*, dirigé alors par le célèbre Catulle Mendès, secondé par Marcel Schwob. Il y obtient aussitôt le succès par plusieurs prix de poésie et de prose¹. *L'Echo de Paris* édite un numéro spécial le 8 mars 1893 : Barbusse y donne un article sous le titre général flatteur « Guy de Maupassant jugé par les écrivains nouveaux », aux côtés d'Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, Jules Renard, Léon Blum, Stuart Merrill, Tristan Bernard... Le 6 mai, un ban-

1. Les poèmes de Barbusse suscitent l'amicale sympathie de quelques jeunes (F. Gregh, M. Proust, D. Halévy...) qui viennent de fonder une petite revue, *Le Banquet*.

quet est offert par les lauréats des concours littéraires de *L'Echo de Paris* à Catulle Mendès, président du jury : Henri Barbusse reçoit l'honneur de porter le toast. Au cours du banquet, Catulle Mendès lui promet son appui pour publier ses vers en volume. Ce sera *Pleureuses*, le 25 mars 1895, chez l'éditeur Charpentier. Barbusse est lancé. Il vient d'avoir 22 ans.

Ce Paris qui l'accueille est mêlé, contradictoire, productif, fascinant. Le luxe inouï côtoie la misère la plus pitoyable. Sur fond de jeune République aux proclamations généreuses, surgiront les scandales, les expéditions coloniales, les fureurs xénophobes. Dans le domaine des mœurs, s'opposent les raffinements exquis de l'esprit ou du cœur, et la débauche. On pousse l'un comme l'autre jusqu'à l'excès : le mysticisme, l'occultisme, le rêve de pureté et de chasteté ; le satanisme, le vice, l'inversion sexuelle, le goût du morbide ou des bas-fonds. On se passionne pour les périodes décadentes du Bas-Empire comme pour le socialisme. Les traditions monarchistes cohabitent avec l'attrance pour l'anarchie, politique ou morale. Des oppositions agitent de même le domaine de l'art et de la littérature. Les hommes de lettres se laissent facilement tenter par une vaine agitation mondaine : visites, dîners, banquets, vernissages, théâtres, conférences élégantes, journalisme alimentaire, soucis du vêtement, du paraître, duels aussi ; on doit se montrer sur le Boulevard, dans les cafés à la mode de la Rive droite ou dans les brasseries littéraires de la Rive gauche, dans les salons... Mais dans le même temps, quelle profusion d'œuvres, quel bouillonnement intellectuel ! Dans ces seules quatre années où s'ouvre la carrière littéraire du jeune Barbusse, de 1892 à 1895, le bilan est particulièrement riche. Bien que fort décrié, le naturalisme n'est pas mort et donne des livres marquants, grâce à Zola, Huysmans, Jules Renard, Rosny... La tradition parnassienne est toujours vivace, avec François Coppée, José Maria de Hérédia, Catulle Mendès... L'esthétisme et le décadentisme sont bien représentés par Robert de Montesquiou et Maurice Barrès. Ayant sonné le glas du symbolisme avec *Le Manifeste de l'Ecole romane* en 1891, Jean

Moréas revient vers plus de classicisme, avec Henri de Régnier, Albert Samain, Verhaeren... Les phares qui ont montré dans la foulée de Baudelaire la voie de la modernité sont toujours actifs : Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. Dans leur sillage, voici Gustave Kahn et le vers libre, Viélé-Griffin et Stuart Merrill...

Henri Barbusse se forme dans ce tumulte, ces contradictions, cette diversité. Il sera pessimiste et exalté, fils du positivisme et de l'inquiétude, de la tradition et de la modernité. Grande a été sa chance de rencontrer deux remarquables initiateurs : Catulle Mendès et Marcel Schwob.

Mendès était un homme particulièrement pittoresque et singulièrement auréolé de gloire et de scandale. Sa vie privée et sa vie publique défraient la chronique. Marié à la fille aînée de Théophile Gautier, il l'abandonne assez vite pour une liaison d'une quinzaine d'années avec Augusta Holmès, la belle musicienne irlandaise, qui lui donne cinq enfants, dont Hélyonne, la future femme d'Henri Barbusse. A l'époque où Barbusse le connut, il avait déjà une nouvelle liaison, avec l'actrice Marguerite Moreno. Ses apparitions fréquentes dans les cafés, les brasseries, les restaurants sont source continue de scandales. Il est volontiers querelleur, ses duels sont fréquents et retentissants. Mais on lui pardonne beaucoup, car il garde, la cinquantaine passée, un rire, une spontanéité, une fraîcheur d'enfant. Cet homme, amoureux de la vie et de tous ses plaisirs, aime aussi le travail intellectuel et artistique. Journaliste, fidèle à sa jeunesse parnassienne où il fut le premier animateur du groupe, il publie des recueils de poésie mais il cultive tous les genres ; il s'intéresse passionnément au théâtre et crée de nombreuses pièces ; il rédige des livrets d'opéra et il est l'un des premiers en France à aimer Wagner et à le faire connaître. Il laissera près de cent cinquante volumes, qui auront connu d'assez gros tirages pour l'époque.

Ses contemporains, surtout en privé, ne sont pas tendres pour lui. Goncourt le brocarde, Lorrain trouve qu'il manque de goût, Huysmans fait de lui un portrait au vitriol, Renard lui reproche sa prolixité. La postérité l'a pratiqué-

ment oublié, ne retenant que ses débuts parnassiens. Il est pourtant très représentatif de l'homme de lettres de son époque, journaliste, sensible à la mode, attentif aux courants contemporains, désireux de relier héritage et nouveauté artistiques... Il eut au moins deux immenses mérites : un amour sincère de la littérature, du théâtre et de la musique ; une générosité qui était chez lui la suite naturelle de cet élan.

Henri Barbusse eut la bonne fortune d'en bénéficier. Mends l'aïda et le protégea. Il l'introduisit dans le monde des lettres, lui fit connaître le Paris des Boulevards, des cafés et surtout les journaux sans lesquels on ne pouvait pas alors faire carrière littéraire. Grâce à lui, Barbusse commença à publier des articles de critique littéraire et des nouvelles. C'est lui qui rendit possible la publication de *Pleureuses*.

Tout aussi heureuses pour Barbusse furent la rencontre et la protection de ce merveilleux intercesseur des lettres qu'était Marcel Schwob. Bien que jeune encore — il n'était l'aîné de l'auteur de *Pleureuses* que de six ans —, il était déjà célèbre par ses nombreuses relations, sa prodigieuse érudition et son œuvre. Il avait de nombreux amis : il en fit connaître beaucoup à Barbusse. En particulier, il l'introduisit aux dîners du « d'Harcourt » qui réunissaient la jeunesse littéraire, et chez Hérédia. Fernand Gregh a décrit en détail¹ l'atmosphère de ces réunions du samedi après-midi chez Hérédia au 11 bis de la rue Balzac, ainsi que tous ceux qui s'y rassemblaient : Henri de Régnier ; Francis Viélé-Griffin, l'Américain qui prit une grande part à la bataille symboliste et à la libération du vers ; Stuart Merrill, l'autre Américain de la poésie française ; Gustave Kahn, le poète d'avant-garde ; Pierre Louÿs, le deuxième gendre de Hérédia ; Charles Guérin, poète décadent touché par la grâce poétique du maître des lieux ; Paul Valéry le mystérieux ; Stéphane Mallarmé ; Georges Rodenbach, qui publiait des vers mélancoliques sur les vieilles villes belges... Ce salon de Hérédia, quelle école de littérature, avec ses mélanges de

1. F. Gregh, *L'Age d'or*, Grasset, 1947, p. 226-241.

tradition et de modernité, ses confrontations de jeunes et de maîtres ! Comme Gregh, Barbusse dut souvent en sortir « avec la tête en feu ». Il s'y fit des amis. A lire *Au jardin de l'Infante*, on comprend le charme qu'Albert Samain exerça sur Barbusse, avec sa poésie mélancolique au sens tremblé et hésitant, au chant ténu et languide, à la facture classique et inclassable... Il se lie aussi avec Jehan Rictus. Nul doute qu'en écrivant *Le Feu*, il se souviendra de l'auteur des *Soliloques du pauvre*, de ses poèmes à la langue parisienne populaire et argotique. Il est fasciné par Mallarmé.

Marcel Schwob ne se contentait pas d'apporter des relations au jeune homme, il lui révélait les textes. Son érudition énorme ébahissait ses contemporains. Il connaissait le grec, les poètes latins, l'argot français, Villon, l'allemand, les écrivains anglais comme personne, la philosophie, et naturellement la littérature française passée et moderne. Barbusse reçoit d'autant plus facilement qu'il éprouve une grande sympathie pour le jeune maître et sa ferveur littéraire. Il l'exprime dans des lettres touchantes, qui nous sont révélées par les citations qu'en fait Pierre Champion dans son œuvre sur Marcel Schwob¹.

Dans l'œuvre et la parole amie, Barbusse reconnaît une âme et une sensibilité voisines, proches encore de l'enfance, malgré l'érudition, l'intelligence, la raison. Schwob garde la fraîcheur juvénile qui porte aux grands élans de l'esprit et du cœur, et la capacité toujours intacte d'émerveillement. Son goût pour l'évasion, le dépaysement, l'aventure ne le quittera jamais. Comment cela n'aurait-il pas frappé Barbusse, prédisposé déjà à de tels penchants exaltés ? Entre le jeune qui écoutait, émerveillé, les histoires de Schwob et l'homme qui s'engagera pour la guerre en demandant son incorporation dans l'aviation, il y a le passage du rêve ludique à la sanglante réalité, mais c'est bien le même homme et la même

1. P. Champion, *Marcel Schwob et son temps*, Grasset, 1927, p. 67-68. « Tant de lettres, d'une écriture si menue et sage, montrent chez ce bel et excessif écrivain une enfantine tendresse, délicate, un refoulement d'âme qui pouvait bien plaire à Marcel Schwob, si pitoyable (...) »

sensibilité romanesque. La pitié, la tendresse et l'amour habitent Schwob. De l'action pacifiste à l'engagement politique, Barbusse a mis en pratique, dans la littérature et dans la vie, la tendresse humaine qu'il partageait avec lui, en allant jusqu'au bout de sa nature. L'auteur des *Enchaînements* n'oubliera pas la fascination qu'exercèrent en sa jeunesse l'évocation des histoires du temps passé et des civilisations antiques, comme le brassage d'époques et de continents divers...

Mais nous sommes encore en 1895 : le recueil poétique de *Pleureuses* est édité grâce à l'appui de Catulle Mendès, qui ne s'en tient pas là. Il le présente dans *L'Echo de Paris* du 3 avril, par un article retentissant :

J'apporte une bonne nouvelle. Voici un Poète. C'est Henri Barbusse, tout jeune, presque un enfant encore. Son premier livre, *Pleureuses*, a paru hier (...) En moi, à considérer ce jeune homme marqué au front du signe fatal et magnifique, une sorte de vénération se mêle à tant de joie (...)

Barbusse pouvait-il souhaiter manière plus éclatante d'être porté sur les fonts baptismaux de la littérature ? D'autant plus que, comme le remarquait Michel Décaudin¹, Mendès ne se contentait pas dans cet article d'apporter au livre le poids de son autorité, il en montrait finement les composantes essentielles : facture volontairement floue, longue rêverie unique tout au long du recueil, tristesse douce faite de désillusion et de désenchantement, sursaut final.

Le lecteur s'y promène dans un univers imprécis, sombre et voilé comme un jour de novembre. Tout y est endeuillé. Tout y est d'une infinie tristesse. Les couleurs y sont affaiblies, fondues dans des brumes pâles et douces : « le ciel s'assombrit lentement », la statue au bord de la fontaine est « au milieu de la pénombre », la forêt est « pâlie » comme l'aube, le ciel « désolé » et gris, le jour « triste », la lumière « pauvre », la « fenêtre blême », la « vitre décolorée »... Même

1. M. Décaudin, « Le poète de *Pleureuses* », *Europe*, sept. 1974, p. 24-29.

le soleil est « mélancolique », « pâle », « vieux », il « pleure » dans la grisaille immense. L'heure privilégiée est celle du soir et la lumière la plus fréquente celle de la lampe, propice au rêve. Les sensations auditives ne sont pas plus fortes. La musique est « indécese », les « bruits craintifs ». On entend seulement « le murmure de l'eau ». Le chant nostalgique du poète ne résonne pas au loin. Paysage fondu, peinture en demi-teintes, lumière adoucie, bruits étouffés, chants plaintifs, tel est le décor du songe poétique où l'indécision du monde matériel rejoint celle de l'âme en attente. La sensibilité du poète s'y exprime dans les isotopies du rêve, de la nuit, du silence, du calme, de la solitude, de la tristesse et de la mort¹.

Comme l'écrit Mendès, il s'agit bien de la longue confession d'une âme qui souffre sans éclat et presque sans objet, et qui murmure sa plainte romantique et dolente, un peu précieuse et surannée. Le poète se sent « seul parmi toutes choses », abandonné :

Aux sentiers où je vais mon pas triste résonne.
Nous nous sommes quittés : il fait froid, il a plu ;
Je viens dans le grand parc où ne vient plus personne
(« Tableaux »).

Il fuit la douleur « au fond du vieux salon », dans « la chambre dolente », dans « le petit bois ému », mais la déambulation n'arrête pas la désespérance. Le poète tente de trouver refuge dans les rêves ; s'il y trouve délectation, cela n'exclut pas la douleur. Il en va pareillement avec les souvenirs : le poète aime l'évocation du passé, les « douleurs d'autrefois ». Mais il sait aussi que le souvenir est triste de sa douceur même. Quant au réel et au présent, ils sont trop désespérants. Certains oublient dans des joies factices, les « bals », les « printemps ». Le poète préfère exhorter l'amie au refus de la réalité extérieure et du monde : il faut que « Notre âme se ferme au réel ». Car l'importance de l'amour, qui forme la trame de nombreux poèmes, est ici dans l'appel

1. Voir V. Brett, *Henri Barbusse, sa marche vers la clarté, son mouvement Clarté*, Prague, Edit. de l'Académie tchécoslovaque des Sciences, 1963, p. 31-32.

à la communion fondée sur le refus d'un présent prosaïque et insouciant, dans l'acceptation partagée du malheur et dans la conscience de la mission dévolue au poète. L'appel en ce sens à « l'amie » n'est-il pas trop insistant pour qu'on puisse le croire entendu ? Reprenant la leçon de l'idéalisme kantien, le poète cherche en lui-même la voie de la rédemption :

Le bonheur éternel est au fond de nos âmes,
(...) Heureux, ô toi qui vas tout seul parmi le monde,
Qui sais que tout sourire a sa douleur profonde,
Et comprends qu'un bonheur est rempli d'un adieu
(« Dans le passé »).

Au plus profond de soi se réalisent la suprême sagesse et la divine synthèse. La douleur ne compte pas ; elle est même nécessaire, à la mesure de l'âme inquiète : vie et mort, désespoir et sourire, c'est l'homme. Le poète ne tire pas cette morale de sa seule expérience : il est sensible aussi au malheur des autres, à « notre monde de souffrance », à « l'angoisse des êtres ». Il écoute « le silence des pauvres », il regarde « l'ouvrière », la mendiante, la petite aveugle. « Le pauvre monde m'implore », dit-il. Comme Jésus qu'il invoque sans le nommer, il sait que la première offrande est celle d'être ici, attentif. De là à se vouloir le « prêtre » de ce « monde désespéré », il n'y a qu'un pas. Dans « Hélas ! viens avec moi », poème central et important, il affiche fièrement sa vocation :

Je porte l'avenir dans mes mains pacifiques,
Calme et désespéré comme un consolateur.

Abandonnant toute espérance vulgaire, portant son ambition plus haut que les plaisirs des jours, voyant dans le martyr une « bienveillante offrande », dédaignant toute récompense, le poète sent en lui un immense « orgueil tranquille ». Mais la noble ambition se conjugue au futur. Le poète reste totalement disponible, certain que pour lui viendra un jour « La mort du silence », et son « grand bienfait de paroles » :

La sombre et grise mélodie
Qui doit éclairer les vivants

Attend le soir de l'incendie,
Le soir ébauché par les vents !
Quand l'heure viendra qu'on y croie,
Mes vœux, mes vertus, ma bonté
Jailliront pour mourir de joie
Dans l'implacable vérité.

Sur ces vers étonnamment prophétiques, presque les derniers du recueil, s'achèvent *Pleureuses*. Le lecteur actuel, qui connaît la suite, ne peut qu'être frappé par l'étrange inscription d'une destinée dans un poème écrit à vingt ans. Les contemporains de *Pleureuses* ne disposaient pas d'un tel recul : à deux exceptions près, il est frappant de constater avec quel ensemble ils méjugèrent le recueil, passant à côté de son récit spirituel. Ils ne l'ont certes ni méprisé ni déprécié : la plus grande part des lettres et articles qui lui furent consacrés¹ est élogieuse avec une évidente sincérité. Mais ils n'en retiennent qu'une partie, la première, ils n'en entendirent souvent qu'un chant, celui de la plainte intimiste et du rêve éthéré. Paul Hervieu estime que dans la poésie de Barbusse « l'illusion est triste, la cruauté des choses si profondément sentie est douce (...) Il me reste une impression de musique d'église et de bals muets éclairés de cierges ». Georges Rodenbach voit en lui « un noble et exquis poète tout en demi-teintes » et ajoute : « Charme mystérieux que celui de votre art et indéfinissable comme le charme du bruit de l'eau et de l'odeur d'un sachet ».

Armand Silvestre écrit : « Jamais poète ne parut plus dégagé des préoccupations contemporaines que M. Barbusse, et moins convaincu que les vieilles formules ont fait leur temps ». Dans son carnet, Barbusse juge « éreintant » un article de Gustave Kahn pour qui le poète « semble assez peu soucieux de donner à son vers la nouveauté de la forme » et se désintéresse de la « technique subtile »².

1. Voir A. Vidal, *op. cit.*, p. 38 ; P. Paraf, « Barbusse et ses amis », *Les Lettres françaises*, n° 736, 28 août-3 sept. 1958 ; V. Brett, *op. cit.*, p. 26-27.
2. G. Kahn, « La Vie mentale. Henri Barbusse : *Pleureuses* », dans *La Société nouvelle*, juin 1895, p. 829.

Il est aisé de voir que ces commentaires intégraient Barbusse dans un jeu dont la mise était importante en 1895 : était-il pour ou contre le symbolisme, de qui était-il le partenaire ou l'adversaire ? Du mystère et de l'obscurité, ou de la clarté et du vers régulier ? De la rigueur et du classicisme, ou de l'originalité ?

Bien qu'il résistât à toutes les proclamations de sa désespérance, le Parnasse ne faisait que lancer ses derniers feux et ne pouvait prétendre à se reconstituer en école hégémonique. La question clé était alors celle de la survie du symbolisme : plus jeune, il n'en traversait pas moins une crise profonde¹. Tout en gardant ses valeurs fondamentales, l'idéalisme opposé à la réalité matérielle, l'aspiration au rêve, à l'expérience intérieure, il s'efforçait en 1895 de trouver un nouveau souffle. Et M. Décaudin de s'interroger : allait-on vers son élargissement, vers un équilibre enfin trouvé entre le monde et la poésie, l'art et la vie ?

Quelles que fussent les tendances personnelles, c'est à ce mètre précis, et peut-être réducteur, qu'allaient être jugés les recueils poétiques de cette époque. Les préoccupations d'école et le démon de la classification prenaient le pas sur la recherche du rare et de l'unique. On enrôla donc Barbusse sinon dans un mouvement, du moins dans une sensibilité commune nouvelle. Le premier à le faire est en même temps le plus inattendu : Marcel Schwob, l'ami qui aurait dû le mieux comprendre l'idéal d'orgueilleuse solitude que le poète avait mis dans *Pleureuses*, l'auteur des *Vies imaginaires* pour qui l'artiste ne devait chercher que l'unique, l'individuel ! C'est lui pourtant qui le premier, dans la préface qu'il écrit pour *La Chambre blanche* d'Henry Bataille, réunit Bataille, Jammes et Barbusse. Sans doute ne les associe-t-il que comme « âmes sœurs », mais elles annoncent une « sensibilité nouvelle » et font partie de la même « grappe d'étoiles ». L'image était belle sans doute. Elle ne dut guère plaire à Barbusse, certainement peu soucieux de se voir englobé dans un groupe de « poètes des choses inanimées et des bêtes muettes ». Faut-il

1. Voir à ce propos l'ouvrage classique de M. Décaudin : *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française. 1895-1914*, Privat, 1960.

voir dans cette préface l'origine du relâchement des liens entre Barbusse et Schwob ?

Le ton était donné, on n'y apportera que des retouches, et le livre *Pleureuses* ne sera plus vu autrement, à peu de chose près. Gustave Kahn reste prudent et pense que « Barbusse ne s'associerait à aucun groupe, sauf à celui des intimistes »¹. Au terme d'école, Gregh préfère celui de « génération morale », dont les tendances « peuvent se résumer ainsi : clarté pour la forme ; et pour le fond : de l'humanité »². Barbusse a incontestablement participé en 1895 à cette tendance d'une nouvelle poésie qui poussait à la remise en cause des écoles, en particulier du symbolisme. Mettre l'accent sur la seule valeur intimiste, sensible, familière des *Pleureuses* condamnait cependant à n'en voir qu'un seul aspect, à ne pas saisir qu'il était récusé par l'évolution dramatique du recueil, la deuxième partie s'inscrivant nettement dans une autre tonalité. A l'époque, bien rares furent ceux qui perçurent dans *Pleureuses* l'élan intellectuel vers une haute destinée, né d'un refus du monde contemporain, et ouvert à tous les possibles. Catulle Mendès était plus sagace lorsque, après avoir reproché à *Pleureuses* ses « limbes » et son « rêve », il ajoutait que les derniers poèmes du recueil l'avaient rassuré par leur sursaut de l'Âme voulant sortir du silence et donner son « bienfait » :

De sorte qu'après avoir été — si mélancoliquement — le plus lointain et le plus exquis des rêveurs, Henri Barbusse sera le poète-homme au vers vivant et actif ! Il sera grand, je le crois, après avoir été, tout jeune, délicieux (...)

Même accent prophétique sous la plume du jeune ami de Barbusse, Maurice Pottecher, dans *La République française* :

On le sent à certains bouillonnements de colère, à l'affirmation volontairement ingénue d'un orgueil qui effarouchera peut-être quelques lecteurs, mais que je ne peux blâmer, cette âme est forte et née pour de hautes luttes.

1. G. Kahn, *Symbolistes et décadents*, Vanier, 1902, p. 325.

2. F. Gregh, in G. Le Cardonnell et Charles Vellay, *La littérature contemporaine, 1905. Opinions des Ecrivains de ce temps*, Mercure de France, 1906, p. 133.

Tel est bien le message principal délivré par cette histoire qui, sous sa forme poétique et son charme mystérieux, exprime la recherche inquiète et le drame intérieur. L'originalité de Barbusse ne tient pas au diagnostic sur le mal du siècle. Son désenchantement et sa nostalgie restent vagues. Plus remarquable chez ce jeune homme est l'élaboration d'une sagesse fondée sur la haute conscience d'une grandeur humaine absolue, dont il affirme avec une certitude définitive mais impatiente d'agir qu'il en est le porteur, au prix de la souffrance acceptée dans le présent désenchanté et dans le futur incendié. Rédemption qui doit surgir du plus profond de l'homme, vocation de la vivre, de consoler et de dire : toute l'œuvre à venir, toute la vie future de Barbusse sont ainsi concentrées dans cette mince plaquette de vers. Il ne tenait peut-être qu'au moyen d'expression qu'une telle gravité essentielle fût alors peu comprise. Stéphane Mallarmé avait bien vu qu'il s'agissait d'une poésie d'idées :

Ce livre m'a enchanté plus d'une fois et toujours intéressé (...) Tout à coup et sous le voile d'un poème qui simplement charmait, se détache une pure merveille de sentiment et de parole, un des gestes nus de l'Idée¹.

Henri Chantavoine déplorait l'obscurité de certains poèmes et souhaitait que Barbusse s'orientât « non plus vers la poésie rêveuse et individuelle, mais vers la poésie philosophique ». En 1895, rien qui soit moins à l'ordre du jour. Bergson a lancé le courant anti-intellectualiste. Mallarmé est violemment attaqué cette année-là par Adolphe Retté. Le symbolisme est mis en cause pour son obscurité. On prône une poésie de la clarté, de la simplicité, du quotidien... Sans éclat, sans déclaration publique, Barbusse renonce donc à confier désormais l'expression de ses idées à un volume de vers. Mais il n'abandonnera jamais la poésie. Le volume de *Pleureuses* n'a été pour lui ni un accident, ni un exercice préliminaire de solfège littéraire. Il restera toujours un écrivain

1. Cité par A. Vidal, *op. cit.*, p. 39.

poète, dont la prose lyrique ne cessera de porter images, sensations et mystère.

Le poète n'a guère été compris. Il n'est pas content de lui. Il confie à son journal des lignes pathétiques d'insatisfaction, et d'espoir en « l'apothéose humaine » de l'avenir et en la possibilité future de donner la « lumière »¹. Huit ans après, en 1903, *Les Suppliants* paraissent chez Fasquelle. L'auteur est passé de la poésie d'idées à la prose poétique, mais la quête et la prière sans dieux continuent. Rien ni personne n'a encore répondu à l'appel du poète. L'atmosphère ambiante a même tendance à s'aggraver. Le malaise général s'accroît. Le roman *Les Suppliants* est une confession lyrique, dont l'ambition se veut strictement terrestre mais dont l'élan vers la vérité humaine prend forme évangélique. Il l'affirme sans ambiguïté dans une note de travail de l'époque. Son roman a « l'originalité d'être biblique, c'est-à-dire non de dépeindre mais de prêcher une vérité. Il faudrait rendre cette vérité, découvrir le sens du cri (...) »².

L'histoire du jeune Maximilien est celle de Barbusse, à peine transformée. La mère qu'il perd lorsqu'il a trois ans est devenue suédoise, son père « homme de bureau et critique d'art ». Il vit à Montmartre. Il y mène une vie fermée et retirée avec ce père calme et doux, qui ne lui inculque aucune religion et qui lui fait des lectures « souvent, après-dîner, autour de la table de la salle à manger recouverte d'une toile cirée », et une vieille bonne. Il grandit ainsi « trop solitaire, enfermé en lui-même », enchaîné à sa solitude, d'une sensibilité extrême³. Inquiet de le voir si différent des autres enfants, son père le met au collège qui, pour n'être pas nommé, est bien le collège Rollin. Il connaîtra l'amitié, l'amour, les sou-

1. Fonds Barbusse, Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

2. Cité par A. Vidal, *op. cit.*, p. 45.

3. Dans un carnet écrit quelques années après le collège Rollin, Barbusse se confie : « Et ma sensibilité s'accrut beaucoup : bien des fois, je me suis arrêté, pénétré d'angoisse dans la simplicité d'un moment de la vie ; les belles choses artistiques me faisaient trembler très doucement (...) J'étais trop sensible et trop triste (...) Je trouve que toutes [les existences] mènent au même malheur, de l'enfer très doux du temps qui passe. »

venirs et la mort du père... C'est l'histoire d'une âme qui prend peu à peu conscience d'elle-même.

De la vie, l'enfant retient la « palpitation humaine ». Il n'entend pas le sens des mots : il « écoute » les visages, la réalité des voix. Il sent, il sait que la vérité n'est « pas celle de la multiplicité indéfinie des choses » mais « celle de l'infini d'une seule personne ». Elle est « en nous », dans le cœur qui « est le dieu de la pensée » : c'est nous qui créons l'amitié, l'amour, le monde, Dieu lui-même. Sa longue quête est jalonnée des douleurs de ceux qui lui ressemblent, les humbles, les « simples d'esprit » comme lui. Maximilien-Barbusse espère pouvoir un jour « répondre à la souffrance, à ce grand cri qui s'exhale hors de toutes les bornes, cherchant une réponse ».

Et dans la deuxième partie, il devient le consolateur, en portant secours au couple qui vient de perdre un enfant, à Marguerite avec qui l'amour est impossible, au prêtre même. Quelle est donc sa parole plus forte que la souffrance, cette « grande parole simplificatrice » comme celle de Jésus dont Maximilien se sent proche ? Elle est dans l'expression de la vérité. Le cœur humain est trop grand pour le seul bonheur. Il a besoin de la douleur : chacune agrandit l'homme, chacune est un signe d'infini divin. Loin de tenter de rejeter les souffrances inévitables, il faut les accepter avec joie : elles nous font accéder à notre grandeur et à notre infini qui font de l'Homme le seul Dieu réel et immanent. Austère viatique !

Vingt-quatre ans après, voilà le jugement qu'Henri Barbusse portait sur son premier roman :

Au point de vue littéraire et que l'on pourrait appeler architectural, cette œuvre est déjà conçue sur un plan tenant à la fois du roman et du poème, tel que les livres que j'ai publiés depuis (...) Ce que je me suis efforcé de faire dans cet ouvrage, c'est beaucoup moins de peindre des types et de dessiner des caractères, que de faire vivre et dramatiser des idées au point de leur donner une sorte de rôle dans l'affabulation et dans l'action. Je pense que cette tendance est restée très explicitement sensible dans tous les livres que j'ai écrits depuis ¹.

1. « Confession d'un écrivain », article paru dans un journal indien, *Kalidas Nag*, 4 août 1927.

L'architecture romanesque et poétique, les idées dramatisées du poème philosophique, le mélange d'ombre et de lumière, de rêve et de réel, une poésie incantatoire sont les éléments constitutifs de cette prose lyrique et passionnée. Mais le lecteur ressent comme un goût d'inachevé. Le destin littéraire de l'auteur est en route pour d'autres réalisations : *Pleureuses* s'étaient tues sur un appel, *Les Suppliants* s'achèvent sur une attente. A la dernière page, touché par un Maximilien plus prêcheur que lui, le prêtre s'interroge en « paroles vacillantes, pleines d'enfance et de commencement (...) Et la vérité elle-même, à travers lui, répondait avec tout son silence ».

Le cri de vérité n'est donc encore qu'un cri de silence. Aux êtres alourdis par la réalité extérieure qui les remplit de douleur et d'angoisse, il demande de nier ce poids si tangible, de faire le vide. On peut douter de l'efficacité de cette médecine. Malgré son lyrisme exalté, le livre paraît abstrait, glacé, sa doctrine lointaine. Il faudra que l'auteur acquière une autre vision du réel et développe une philosophie plus humaine pour que son œuvre gagne en crédibilité. Les contradictions qu'on relève entre certaines idées du livre et celles développées par ses articles de critique de la même époque éclairent les potentialités d'un devenir.

L'activité journalistique que mène Barbusse de 1893 à 1914 est importante, et on doit mesurer la grande place qu'elle prend dans sa vie, le marquant à jamais. Tout au long de ces vingt années, il va en tirer l'essentiel de sa subsistance, aborder grâce à elle le monde réel, exercer son écriture à la difficile pratique de la nouvelle. Pour le jeune Barbusse, appuyé pourtant par les puissants Catulle Mendès et Marcel Schwob, il est difficile au début de tirer de ses articles une rémunération fixe. Tout en poursuivant sa collaboration épisodique à divers journaux, il se résout à devenir rédacteur au Bureau de presse du ministère de l'Intérieur le 15 août 1896. Le poste est modeste mais sans doute peu absorbant. Il ne l'empêche ni d'obtenir en juillet 1897 un certificat de grammaire en Sorbonne, ni de continuer une activité

journalistique très alimentaire. Avec sa causticité habituelle, Jules Renard indique dans son *Journal* qu'il « fait les anniversaires » à *L'Echo de Paris*. Grâce à Catulle Mendès, il participe aux « Jean Frolo » du *Petit Parisien* : articles de compilation impersonnels et rédigés à la hâte sur les sujets les plus divers, qui n'ont d'autre intérêt que de rapporter quelques sous à leur auteur. Beaucoup plus intéressante pour lui, sa participation à *La Revue du Palais* lui est acquise grâce, une fois de plus, à son futur beau-père. La revue est de gauche : elle exprime l'opinion des dreyfusards, son rédacteur en chef est l'avocat Fernand Labori, qui défendra Zola en 1898. Un supplément est créé au troisième numéro pour rendre compte régulièrement des « Premières représentations et reprises » théâtrales : il est confié à Barbusse jusqu'à la fin de 1901. Les revenus du jeune homme étant ainsi assurés, Catulle Mendès ne peut s'opposer davantage au mariage de sa fille, qui a lieu à Chatou le 18 avril 1898.

Lorsqu'en 1899 Jean Dupuy devient ministre de l'Agriculture, il appelle celui qui travaille déjà pour lui au *Petit Parisien* à occuper un poste de sous-chef de cabinet et de lui soumettre une revue de presse journalière. Ce travail ennuie prodigieusement Barbusse. Il préfère noter sur le papier à en-tête du ministère des idées, des vers, des sujets de nouvelles et bavarder de littérature avec André Spire, comme lui collaborateur du ministre. Dans ses souvenirs, Spire explique que cela ne pouvait durer longtemps, avec un patron rude et sec :

C'était une pénible corvée de présenter chaque jour son rapport de presse au Ministre qui l'écoutait en silence, sans jamais lui offrir un siège, sans jamais lui dire bonjour, ou au revoir, ni merci. Le rapetassage des articles de revues, leur vulgarisation dans ses « Frolo » aurait exigé de beaucoup plus nombreuses heures de travail que n'en pouvait rémunérer le salaire donné à son auteur par le chiche propriétaire du *Petit Parisien*. Souvent Barbusse (...), au lieu de résumer, mettait bout à bout, sans guillemets, sans points de coupures, des lignes entières. Les auteurs copiés se fâchèrent. Un matin Barbusse ne reparut pas au bureau¹.

1. André Spire, *Souvenirs à bâtons rompus*, Albin Michel, 1962, p. 88.

Imperial and Royal
Library of the University of Vienna
17. Avenue de la Recherche Scientifique
Janvier 1924 - No 20474

ÉCRIVAINS

- | | |
|---------------------------|--|
| Colette BECKER | <i>Les apprentissages de Zola : du poète romantique au romancier naturaliste</i> |
| Henri BÉHAR | <i>Les cultures de Jarry</i> |
| Bernard BEUGNOT | <i>Poétique de Francis Ponge. Le palais diaphane</i> |
| Jacques BODY | <i>Jean Giraudoux. La légende et le secret</i> |
| Clément BORGAL | <i>Jean Cocteau ou De la claudication considérée comme l'un des beaux-arts</i> |
| | <i>Raymond Radiguet. La nostalgie</i> |
| | <i>L'écrivain et les sortilèges</i> |
| Victor BROMBERT | <i>Victor Hugo et le roman visionnaire</i> |
| Jacques CHOUILLET | <i>Diderot, poète de l'énergie</i> |
| Catherine CLEYNEN-SERGHEV | <i>La jeunesse littéraire d'Eugène Ionesco</i> |
| Roger DADOUN | <i>Eros de Péguy. La guerre, l'écriture, la durée</i> |
| Dominique DESCOTES | <i>L'argumentation chez Pascal</i> |
| Béatrice DIDIER | <i>Stendhal autobiographe (Grand Prix de la Critique 1983)</i> |
| Gilles ERNST | <i>Georges Bataille. Analyse du récit de mort</i> |
| ÉTIEMBLE | <i>Rimbaud, système solaire ou trou noir ?</i> |
| Bernard GAGNEBIN | <i>Flaubert et Salammbô. Genèse d'un texte</i> |
| Claudie HUSSON | <i>Alain-Fournier et la naissance du récit</i> |
| Michel JARRETY | <i>Valéry devant la littérature</i> |
| Dominique MABIN | <i>Le sommeil de Marcel Proust</i> |
| Gisèle MATHIEU-CASTELLANI | <i>Montaigne. L'écriture de l'essai</i> |
| | <i>La conversation conteuse : Les Nouvelles de Marguerite de Navarre</i> |
| Georges MAY | <i>Les Mille et une nuits d'Antoine Galland</i> |
| Henri MITTERAND | <i>Zola. L'histoire et la fiction</i> |
| Pascaline MOURIER-CASILE | <i>André Bretøn, explorateur de la Mère-Moire</i> |
| Nicole MOZET | <i>Balzac au pluriel</i> |
| Thomas Jean NORDMANN | <i>Taine et la critique scientifique</i> |
| René POMEAU | <i>Beaumarchais ou la bizarre destinée</i> |
| Michel PRIGENT | <i>Le héros et l'Etat dans la tragédie de Pierre Corneille</i> |
| Michel QUESNEL | <i>Baudelaire, solaire et clandestin</i> |
| Jean RELINGER | <i>Henri Barbusse. Ecrivain combattant</i> |
| François RIGOLOT | <i>Les métamorphoses de Montaigne</i> |